

Chronique de la T.S.F.

M. Jardillier a fait connaître les principales réformes qu'il se propose d'effectuer. Elles sont d'une importance capitale et touchent à un vœu que nous avons émis dans notre dernière chronique et qu'on a estimé assez généralement irréalisable : la spécialisation des postes émetteurs. La seule objection sérieuse qu'on nous a faite réside dans le fait que chaque station parisienne ne peut être captée que par certaines régions et qu'il serait inadmissible que dans une contrée, on n'entende que de la bonne musique, dans telle autre que de la chansonnette, des danses et de l'opérette, dans telle autre encore, de la comédie et des conférences. Cette objection a perdu sa valeur, puisque M. Jardillier envisage une transformation radicale du matériel radio-phonique, une augmentation de la puissance des postes, qui permettra de les capter sans difficulté et sans risque d'être gêné par des stations de moindre importance.

« Plus de journées entières de comédies, écrit Camille Ducray dans *Excelsior* à la suite d'une interview auprès de M. Jardillier, ou de musique, ou de causeries. Les stations seront réunies en cinq groupes qui exécuteront chacun et chaque jour un programme très différent ».

La question est bien posée, mais elle laisse la porte ouverte aux solutions les plus diverses, les meilleures comme les pires. Elle inaugure une ère où les compétences seront enfin utilisées au mieux des intérêts de tous, ou un désordre pire que le laisser-aller actuel.

Dans l'état présent des choses, où l'arbitraire est souverain, l'initiative personnelle compense en bien des cas l'incurie de l'organisation. Que va-t-il se passer? L'administration va régner despotiquement, ce qui n'est certes pas un mal en soi, mais son action peut s'exercer de deux façons : soit en conférant des pouvoirs étendus et réels à ceux qu'elle estime dignes de les remplir, soit en bridant leurs efforts et en leur ôtant toute possibilité d'atteindre à un résultat appréciable.

Il ne s'agit pas d'imposer des programmes, mais de donner des directives ; il ne s'agit pas de limiter les pouvoirs des directeurs de chaque poste, mais de les étendre et, dans certains cas, de trouver l'homme de la situation — tout cela peut être très compliqué ou très simple — et, en la matière, complication est synonyme de gâchis ; simplicité, d'ordre véritable.

L'organisation de la radio n'est pas une abstraction. Au point de vue intellectuel, artistique ou récréatif, tant vaut le chef, tant vaut la station. On peut évidemment très bien concevoir un poste dirigé par plusieurs personnalités chargées de s'occuper de départements différents et dont les efforts ne sauraient, par définition, ni se nuire, ni même s'entraver, se contrecarrer mutuellement.

On peut bâtir des systèmes abstraits, une discipline idéale, mais, plus ou moins rapidement, on se retrouvera toujours devant la même situation de fait : un poste est entre les mains d'un directeur, et il donne de bons résultats si ce chef a un réel pouvoir, il en donne de médiocres ou de mauvais si ce chef n'est qu'un rouage administratif.

Les commissions des programmes, la sélection des exécutants obligés de passer

devant des conseils, si bien composés soient-ils, toutes les formes du pouvoir collectif sont inopérantes.

On humilie de grands et authentiques artistes qui ont un passé glorieux, dont les radios étrangères s'enorgueillissent d'avoir le concours, en les faisant auditionner devant un aéropage composé de personnalités de premier plan, j'en conviens, mais dont les décisions collectives sont ahurissantes — et dont l'action est nulle parce que chacun suit une politique différente, se base sur d'autres critères. En art, une moyenne est pire qu'une erreur, c'est une négation. Elle favorise à coup sûr la médiocrité et menace toute supériorité.

On a froid dans le dos quand on lit, dans l'interview sus-mentionnée, des phrases telles que celle-ci : « Le ministre sait qu'il est impossible de contenter tous les amateurs. Aussi se bornera-t-il par une organisation logique... à contenter le plus grand nombre ». De quelle logique s'agit-il? et que faut-il donner au « plus grand nombre » pour le contenter? Ce qu'il réclame ou ce dont il a besoin?

A-t-on jamais eu l'idée de demander au « plus grand nombre » ce qu'il désirait qu'on traite dans les cours de la Sorbonne, qu'on joue à la Comédie française ou à l'Opéra? L'idéal socialiste, voire communiste, consiste-t-il à favoriser les plus médiocres appétits de la foule, de flatter sa paresse spirituelle et de consacrer son ignorance, ou, au contraire, d'éveiller en elle le goût de la culture la plus haute, de faire appel à son attention, à sa réflexion, à la part d'idéalisme qui est en elle, même si c'est de façon latente, en un mot de l'instruire et de l'élever? Ceci ne vise point M. Jardillier qui est un esprit cultivé, large et compréhensif. Nous connaissons ses tendances et le but qu'il poursuit. Mais nous craignons que toute son énergie ne se brise contre ce monstre aveugle qu'est la mauvaise volonté collective. Il est de toute évidence que les mots cités plus haut trahissent grossièrement sa pensée, mais ils n'en constituent pas moins une première abdication. Ce n'est pas manquer de foi dans les vertus du peuple que de croire, — que dis-je? — de savoir qu'il demande le pire. Ce même public prolétarien qui a manifesté un enthousiasme — un peu suspect malgré tout — à la musique d'un Roussel, d'un Milhaud ou d'un Honegger aux représentations du *Quatorze Juillet*, si on lui avait demandé quels musiciens il désirait voir à l'affiche de ce spectacle, qui croira, s'il est de bonne foi, que c'est ceux-là?

Quel est le public, éduqué ou non, qui va d'instinct vers la beauté? Et, cependant, il en est peu qui lui résiste quand elle vient à lui.

Voilà pourquoi il faut des hommes d'action, de cœur et surtout de goût à la tête des postes radiophoniques.

L'État trouvera son meilleur emploi à surveiller le côté technique des diffusions. Là aussi, tout est à refaire. Le provisoire de stations comme Radio-Coloniale ou la Tour Eiffel, a trop duré. Les conditions acoustiques de telles installations de fortune est un défi au bon sens. Il paraît que tout va changer et nous voudrions nous en réjouir sans arrière pensée ; mais... il y a toujours des mais — on ne parle que kilowatts. Le rayonnement d'un poste est, lui aussi, une arme à deux tranchants : excellent si l'émission est bonne, catastrophique s'il ne sert qu'à révéler à un plus grand nombre d'auditeurs l'infériorité de nos installations.

Nulle part, on ne nous parle des problèmes techniques élémentaires de la réso-

nance des studios. Va-t-on s'entêter dans la superstition du studio étriqué et feutré qui ôte à la musique une grande part de sa séduction, et nous met dans un tel état d'infériorité comparativement aux grandes stations étrangères qui emploient des auditoriums vastes et sonores où les timbres conservent toutes leurs vibrations, toute leur densité, leur chaleur, leur plénitude ronde et colorée.

Va-t-on, au contraire, suivre l'exemple des dites stations et s'exposer au danger qu'elles encourent de noyer la sonorité dans une ambiance confuse qui fait souvent songer au jeu d'un pianiste dont le pied est rivé sur la pédale forte; va-t-on s'accommoder de ce halo sonore qui rend les paroles indistinctes, les traits rapides confus, les *forte* cacophoniques?

Va-t-on, comme il y a tout à parier, adopter les demi-mesures, le studio à résonance moyenne qui n'a ni la précision de l'un, ni l'attrait sensoriel de l'autre, mais qui satisfait la mystique démocratique puisqu'il répond, en principe, aux objections des uns et des autres.

Personne n'ignore les très intéressantes expériences tentées par M. Eric Sarnette. Je me propose de vous exposer dans une prochaine chronique les étonnants résultats auxquels est parvenu cet inventeur qui a effectué ses recherches en considérant précisément les inconvénients des deux systèmes en présence et qui est arrivé à mettre au point un mécanisme de résonance électrique qui permet d'utiliser un studio quelconque et d'en obtenir les avantages des studios sonores aussi bien que des studios secs, et d'éviter les inconvénients des uns comme des autres.

Musicien, et non pas de formation polytechnique, M. Sarnette a considéré le problème sous son aspect musical et lui a trouvé une solution qui nous intéresse et nous satisfait au premier chef.

Pourrait-on savoir pourquoi les interviews si nombreuses que la presse a publiées et qui ont été faites auprès de ceux qui tiennent dans leurs mains toutes puissantes les destinées de la Radio française, pourquoi ces interviews ne nous font pas connaître l'opinion de ces personnalités qui détiennent le pouvoir sur ces travaux? L'hypothèse selon laquelle ils les ignoreraient est impossible, car M. Sarnette est homme d'action et il ne garde pas ses secrets pour lui. L'étranger les étudie, et plus d'une de ses idées a été appliquée Outre-Rhin. Des studios français ont fait des expériences, elles ont été concluentes. Tout est rentré dans le silence.

Est-ce à dire que tout ce qui est simple est irrémédiablement compliqué? Craint-on que le mieux soit l'ennemi du bien?... du bien... n'est-ce point là un euphémisme?

Robert BERNARD.